poursuit-il, il faut aussi une autre morale. Dans son grand débat avec Jaurès, M. Clémenceau eut un mot heureux : « Avant de s'occuper de tracer les plans de la société future, il faut faire l'homme capable de les réaliser. »

C'est très juste ; tant que nous serons des mœurs égoïstes, nous serons incapables de transformer la société. Pour réaliser la bonne République, il faut en nous des forces morales. Mais quelles seront ces forces morales ? Nous abordons ici un terrain brûlant puisque nous touchons à la question religieuse. Si nous voulons nous délivrer de toutes les contraintes morales et sociales, il nous faudra une force extraordinaire que nous irons chercher en nous-mêmes.

Une première conclusion s'impose : le devoir impérieux de lutter contre tous les vices sociaux qui enlèvent aux citoyens leur liberté, l'alcool, la débauche, le jeu. Ce fut la tactique des tyrans, pour maintenir la plèbe dans la servitude et la dépravation morale, de leur donner du pain et des jeux, *panem et circenses*. Tacite dénonçait le mal en termes énergiques dans leur concision : *ruunt in servitutem*.

Le prolétariat ne sera donc capable de faire son émancipation que s'il sait secouer le vieux monde qui est en lui. C'est un devoir pour moi de féliciter certains anarchistes d'avoir mis à leur programme cette triple lutte contre la débauche, l'alcool et le jeu. Mais combien de révolutionnaires, qui ont les mêmes idées, ne mettent pas leurs actes en conformité avec leurs doctrines ! Combien de catholiques aussi qui donnent des exemples d'une débauche d'autant plus coupable qu'elle est raffinée et qu'elle se cache derrière le masque d'une cruelle hypocrisie ! Il faudrait que le vieux sénateur Béranger, quelques pasteurs protestants, quelques vieux curés ne fussent pas seuls à lutter contre l'alcoolisme, il faudrait voir à côté d'eux beaucoup de ceux qui ont encore l'âge de faire la noce. (Applaudissements.)

La politique antireligieuse

J'ai le devoir aussi de dénoncer la politique antidémocratique des radicaux qui, en poussant les fureurs du peuple contre les religieux et les curés, cherchent à détourner vers l'anticléricalisme la soif des réformes. (Tonnerre d'applaudissements. *Cris* : Vive Marc Sangnier ! *Quelques cris* : Vive l'anarchie !)

Une voix : Vous avez assez sali les catholiques pour leur rendre maintenant hommage !

— Si j'ai flétri ceux qui, se disant catholiques, flagellent le Christ dans leur conscience, réplique l'orateur, c'est que je n'ai pas voulu qu'on confondît leurs agissements avec la doctrine du Christ. Je ne développe pas ici le programme catholique, mais je puis bien vous dire : Ne jetez pas le Christ dans nos discordes civiles, ne faites pas de réaction cléricale, puisque s'il est venu sur terre pour tous les hommes il y est venu surtout pour les plus pauvres et les plus déshérités. (Salve de bravos.)

On ne doit pas se servir de la République pour établir l'irreligion d'Etat, pas plus qu'on ne doit s'en servir pour forcer tout le monde à aller à la messe. Le terrain républicain doit être ouvert à tous les républicains.

L'orateur conclut comme suit :

Beaucoup en ont assez des coteries radicales, du joug des socialistes unifiés, des lenteurs du parti progressiste, des défaites successives du nationalisme. Oublions les vieilles classifications des partis pour travailler à l'avènement de la République démocratique. Travaillons avec courage, avec passion, avec émulation, tous à quelque opinion que nous appartenions, et n'imposons pas nos croyances par une intolérance sectaire, mais par le rayonnement de nos idées.

Une longue salve de bravos, qui se change en ovation, accueille la péroraison de M. Marc Sangnier.

Les contradicteurs

Un prolétaire reproche aux socialistes leur inaction

La parole est maintenant aux contradicteurs, dont le premier inscrit est un ouvrier nommé Huyez. Il vient, comme prolétaire, demander aux socialistes s'ils n'en ont pas assez du régime actuel. Vous êtes tous coupables, dit-il, de ce que la liberté n'est pas respectée ; quand on a chassé les sœurs, vous n'avez pas protesté. (Applaudissements). Le gouvernement a détruit nos libertés, nos finances.

— Une voix : On le sait.

— Eh bien, pourquoi ne faites-vous rien ? Vous ne bougez pas ! (Rires). Je veux, moi, la liberté pour tout le monde ; je ne suis pas comme Guesde et Viviani qui rêvent même d'éteindre les étoiles...

Le contradicteur, évidemment peu habitué avec la tribune, achève avec peine ce qu'il voulait dire. Le bruit l'empêche, d'ailleurs, de parler.

Un étudiant. — Les incidents du Quartier Latin

Un étudiant lui succède, c'est M. Auguste Masure. Il interroge M. Marc Sangnier, sur l'attitude des sillonnistes au Quartier Latin. Ceux-ci, dit-il, auraient dû se mettre contre les insulteurs de Jeanne d'Arc.

— Il n'y a pas, répond M. Marc Sangnier, un parti d'insulteurs de Jeanne d'Arc. Thalamas a affirmé ne pas croire à la mission religieuse de Jeanne d'Arc ; ce serait une mauvaise plaisanterie de dire qu'il l'a insultée. Ce que nous répudions, ce sont les procédés des partisans de l'« Action française », qui, sous prétexte de venger Jeanne d'Arc, voulaient entraîner les nôtres à faire du « chahut », à se ruer sur M. Fallières, et à briser les vitres des cafés. (Applaudissements). Jeanne d'Arc est au-dessus des ridicules provocations de l'Action française, et c'est parce que nous l'aimons et la vénérons, que nos cœurs souffrent de la voir défendue de si piètre façon. Nous en avons assez de ce système de provocation, de ce triste courage qui consiste à tirer la barbe d'un vieillard, à maltraiter les adversaires et à saccager les propriétés. (Applaudissements).

INCIDENT COMIQUE

Un protestant vient lire la Bible

Le tour de parole échoit ensuite à un brave homme de protestant. Voulez-vous, dit-il, la délivrance physique et morale. Je vous l'apporte dans un programme. Si vous l'acceptez, il ne faudra plus de gendarmes, plus de police, plus de soldats.

En disant cela, le contradicteur met gravement ses lunettes, tire de sous son habit une Bible, et se met à lire le premier chapitre du Décalogue ! Bientôt, l'assistance, revenue de sa surprise, donne des signes d'impatience. Une rumeur monte, grandit. On rit, on plaisante, on crie : Assez ! La sonnette du président carillonne en vain, mais le protestant poursuit sans se laisser troubler. A la fin, il ferme le livre, retire ses lunettes et dit : Si vous ne voulez pas être délivrés, restez dans l'esclavage. Puis il se retire sous les huées d'une partie de la salle.

M. Marc Sangnier répond brièvement. J'applaudis aux conseils du Décalogue, dit-il, mais pour réaliser la justice sociale, il ne suffit pas de les lire, il faut les mettre dans la réalité. (Applaudissements).

LA DOCTRINE ANARCHISTE

Un anarchiste bien connu dans les milieux roubaisiens et tourquennois, M. Dhooghe, paraît à son tour sur l'estrade.

— Je viens ici, dit-il, défendre les idées anarchistes, bien que ma tâche soit difficultueuse après les bombes de Marc Sangnier. Je regrette, en passant, d'avoir à m'élever contre un langage que nous avons trouvé si beau, si puissant, que nous avons tant admiré. En voyant le travail sérieux que Marc Sangnier et ses amis ont accompli dans un monde spécial, dans ce monde catholique qu'ils sont en train de réformer, je regrette qu'il se soit montré si injuste vis-à-vis des anarchistes. Car il sait bien que les anarchistes ont d'autres méthodes que de jeter des bombes, d'autre désir que le désir de tout casser. Il sait bien qu'ils ont un programme très vaste.

M. Dhooghe détaille alors le programme anarchiste qui peut se résumer en ces quelques mots : Suppression du salariat, expropriation de la classe bourgeoise, abolition de l'autorité.

Au point de vue moral, dit-il, si nous ne sommes pas toujours d'accord, nous nous rapprochons des sillonnistes sur bien des points. Avec eux, les anarchistes estiment qu'il est indispensable d'éduquer le prolétariat et c'est pourquoi ils n'hésitent pas à vouloir user de tous les moyens pour assurer cette éducation. La méthode de Sangnier, c'est celle de l'Eglise. Sangnier est un serviteur de l'Eglise, un de ses représentants fidèles. Nous lui demandons donc pourquoi il ne tient pas compte de l'influence qu'a eue l'Eglise sur les destinées des sociétés. Cette influence, elle fut néfaste. Si l'Eglise n'est pas parvenue à assurer le bonheur des hommes, si vous n'avez pas abouti à réaliser tout ce que vous désirez, c'est l'Eglise qui est responsable et j'ai le droit de dire qu'elle a fait faillite.

Une voix : Ce n'est pas une réunion de curés, ici.

— C'est une réunion de catholiques.

M. Marc Sangnier. — Non !

— En tous cas, je suis heureux d'avoir entendu ici quelque chose de catholique qui soit meilleur que ce que nous en connaissions.

L'orateur passe aux salaires insuffisants de certains ouvriers dont a parlé Marc Sangnier, et il s'écrie :

— Oui, camarades du Sillon, si vous savez tenir parole, et vous mettre avec les travailleurs révolutionnaires lorsqu'ils veulent plus de justice pour soulager les mères les plus civiques, pour réaliser les réformes qui ne peuvent pas attendre, vous nous trouverez, nous, les anarchistes, à vos côtés ; que dis-je, vous nous trouverez devant vous, car, ce jour-là, nous marcherons en tête. Et alors, si malgré l'association de nos forces, les réformes ne peuvent s'accomplir, si nous n'arrivons pas à réparer les injustices de la société, les sillonnistes comprendront pourquoi nous sommes révolutionnaires ; ils verront l'abîme profond qui sépare les classes de la société bourgeoise. Ils sauront alors que si nous rêvons de chambardement, c'est parce que nous sommes déçus au point de vue des réformes. Nous ne croyons pas qu'il y ait des réformes possibles ; c'est un palliatif sans effet, c'est de l'opium dont on endort les souffrances bruyantes.

M. Dhooghe termine en disant que les anarchistes sont ennemis de l'armée, parce qu'elle est le « chien de garde » du capital.

La riposte de Marc Sangnier

Je pose, dit l'orateur, une question aux libertaires. Si tout à l'heure, quand le camarade Dhooghe exposait sa doctrine, les Sillonistes s'étaient jetés sur lui, qu'auriez-vous fait ? Vous auriez, n'est-il pas vrai, envahi cette tribune pour l'arracher aux mains des agresseurs ?

Cris : Certainement.

— Eh bien, voilà tout le point de départ de l'organisation militaire. Un pays a besoin d'une force pour le garder contre l'agression étrangère. Si, demain, il n'y avait plus dans le monde que des libertaires, ils recommenceraient eux-mêmes l'organisation d'une défense sociale.

A ce moment, un anarchiste, qui plusieurs fois déjà avait interrompu M. Marc Sangnier, lui jette une injure, en le traitant de menteur.

L'orateur en tonne indigné, flétrit l'insulte et dit qu'il ne veut pas faire retomber sur le camarade Dhooghe l'ignominie d'une parole par laquelle l'interrupteur s'est déshonoré lui-même.

Le personnage visé reste coi et toute la salle trépigne d'enthousiasme.

M. Marc Sangnier poursuit :

Si l'on pouvait rendre tous les hommes parfaits, s'il n'y avait plus de violents dans le monde, il n'y aurait plus besoin d'autorité matérielle, car la force morale suffirait à empêcher les excès et les brutalités. Mais cela n'est pas, et tout ce que vous pouvez demander, c'est de réduire la force publique au minimum.

Le camarade Dhooghe a dit que j'étais le représentant de l'Eglise et le fils de l'Eglise. Le fils, oui, toujours et de tout cœur (applaudissements) ; le représentant, pas du tout. Je n'ai pas qualité pour parler ici au nom de l'Eglise. Si j'étais venu pour engager la doctrine de l'Eglise, jamais je ne serais monté à cette tribune, bien qu'aucune défense personnelle ne m'ait été faite par votre archevêque.

Ce n'est pas une réunion de catholiques ; si je suis catholique, je n'en suis pas moins un citoyen français, et, à ce titre, j'ai donc le droit et le devoir de me mêler des affaires de mon pays. De même que, dans un syndicat, s'il se trouve un anarchiste exposant ses idées, on ne peut pas dire que ce soit là un syndicat anarchiste ; de même lorsqu'un catholique comme moi vient ici traiter les affaires de son pays, la réunion n'en est pas moins laïque, républicaine et démocratique. (Applaudissements.)

Puisqu'on a attaqué l'Eglise, ce n'est plus comme orateur que je vais répondre, mais comme individu, comme un homme qu'on vient de froisser dans ses convictions. L'Eglise, dites-vous, est un obstacle aux réformes sociales ; cependant, depuis bien des années déjà vous constatez que son influence décroît dans la société, qu'elle n'éclaire plus les consciences des hommes, mais, vous devez le reconnaître comme moi, les premiers à dire que l'Eglise a fait faillite sont aussi les premiers à dire que sous le gouvernement anticatholique et anticlérical de M. Clémenceau, les ouvriers sont encore plus tyrannisés. (Applaudissements). Il n'y a pas de lien nécessaire entre les convictions catholiques de nos gouvernants et les progrès sociaux. Ceux qui parlent toujours, comme le journal la *Révolution*, des crimes de l'armée dans nos colonies, sont bien forcés de constater que certains officiers, qui sont des clémencistes, qui étaient des dreyfusards, sont encore plus durs, plus tyranniques, plus assassins même, pour employer l'expression de ce journal, que ceux qui sont sortis des « jésuitières ».

Une voix : C'est bien pour çà qu'il faut détruire l'armée.

Cris : Vive l'armée !

Que voyons-nous dans l'histoire de l'Eglise ? D'abord, celui qui pour vous est un grand homme, un grand humanitaire, pour nous un Dieu, celui qui au seuil des temps modernes a laissé tomber sur les faibles et les malheureux un sourire de bonté...

Une voix : Parlez-nous de la Saint-Barthélemy.

— Je ne pense pas que Jésus-Christ ait fait la St-Barthélemy. C'est une grossière erreur chronologique. (Rires).

Que disait le Christ, lorsqu'il se promenait à travers les campagnes de la Judée ? Vous ne trouvez sur ses lèvres que des paroles de malédiction pour les riches et des paroles de pitié, de compassion pour les plus pauvres, pour les malades. Vous le voyez, cet homme, ce Dieu, étonné et scandalisé de ce que les puissants se retirent de lui parce qu'ils attendaient un Messie triomphateur, et qu'il venait à eux sans autres armes que ses bienfaits, sans autre char de triomphe qu'une pauvre ânesse qui le portait au milieu des hosanna d'une humble foule.

Que voyez-vous dans la primitive Eglise ? Du sang répandu. Mais le sang de qui ? Le sang des puissants ? Non, celui des martyrs. Des chrétiens, plutôt que de trahir leur foi, préfèrent être dévorés par les bêtes féroces, et vont au-devant de la mort, le sourire sur les lèvres.

Plus tard, cette Eglise, si belle, si pure, si sainte tant qu'elle n'avait touché que des haillons, la voilà maintenant mêlée à la pourpre, à la puissance des rois et des dictateurs, et, désormais, être chrétien, ce sera courir à la gloire et aux honneurs. Vous voyez que je ne falsifie pas l'histoire. Dans ceux qui se réclament de l'Eglise, il y eut toujours deux camps : d'une part, les chrétiens sincères, restés fidèles à la doctrine du Christ, de l'autre, ceux qui s'en servent pour satisfaire leurs passions.

C'est une lutte constante qui, loin de diminuer l'Eglise, la grandit. Tout ce qui est resté humain parmi les peuples, tout ce qui a élevé l'humanité, tout ce qui a servi à dompter les aspirations mauvaises, tout cela est l'œuvre du catholicisme.

Et alors, vous concevez pourquoi nous pouvons être passionnément catholiques et pas du tout cléricaux. Le cléricalisme, c'est un masque honteux que le monde a jeté sur le visage de mon Christ bien aimé. (Salve d'applaudissements.)

Et alors, je vous demande de ne pas juger le catholicisme d'après ses déformations, de même que je ne veux pas qu'on juge la cause du socialisme par les bassesses des arrivistes, ni la cause des anarchistes par les excès des cabotins de l'anarchie, car il y en a dans tous les partis.

Jugez les idées par ce qu'elles produisent, quand elles sont appliquées, non par les horreurs commises en leur nom. Plus l'Eglise nous apparaît comme divine et plus nous la jugeons comme sublime, plus nous trouvons horrible ce qui se fait d'indigne et d'égoïste, sous le couvert de la croix même du Christ.

Moi qui ne parle pas au nom du catholicisme, qui ne suis ni prêtre ni évêque, j'ai le droit de dire qu'il n'y a pas dans le monde de force plus grande que celle du Christ. (Longs applaudissements.)

La sortie

De l'Hippodrome au Café Pandore

Une ovation est faite à l'orateur. De tous les points de la salle, on crie : Vive Sangnier.

M. Diligent qui préside, se lève pour donner lecture de l'ordre du jour, mais du parterre où sont massés les anarchistes, des cris hostiles couvrent sa voix. Le tumulte grandit. Les lustres s'éteignent l'un après l'autre, car l'heure avance et la sortie s'effectue au milieu d'une vive agitation. Les uns chantent l'« Internationale », les autres, plus nombreux, le « Chant du Sillon », et la « Marseillaise ».

Les cris de : Vive Sangnier ne cessent pas. Ils redoublent au contraire en même temps que les acclamations, tandis que les amis de Marc Sangnier le portent en triomphe.

L'orateur est escorté dans la rue par une foule nombreuse. Arrivé à la Grand'Place, on lui chante un vivat. La manifestation s'achève devant le Café Pandore, où le banquet est servi pour les congressistes.

Le banquet

Le repas a été très animé. Plusieurs toasts ont été prononcés par les délégués des différents groupes sillonnistes de la région du Nord.

M. Diligent a exprimé la grande affection des sillonnistes pour leur chef.

M. Marc Sangnier, faisant allusion à sa prochaine candidature, a dit qu'il se présenterait avec son programme intégral, sans faiblesse ni compromission.

⁂

Voici le texte de l'ordre du jour dont le président de l'assemblée générale voulait donner lecture :

Deux mille cinq cents citoyens, réunis le 28 février, à l'Hippodrome de Roubaix, après avoir entendu le discours de Marc Sangnier sur la République démocratique, affirment leur confiance dans l'effort républicain du Sillon, pour aider à réaliser en France, par le respect de toutes les forces morales, une fraternelle démocratie. »

⁂

Le Congrès du "Sillon" à Roubaix

La deuxième journée du 3e congrès du « Sillon du Nord » a été remplie par plusieurs séances de travail auxquelles a succédé la réunion publique à l'Hippodrome, dont nous rendons compte ci-dessus. Ces séances ont été tenues, comme celle de samedi soir, au *Café Pandore*.

La première a eu lieu dans la salle des fêtes, à 9 heures. Les congressistes y étaient nombreux. On y remarquait beaucoup d'étrangers venus des localités environnantes et des villes de la région.

Deux rapports y ont été présentés. Le premier concernait l'*Eveil démocratique*, dont une édition quotidienne va être lancée. L'auteur du rapport, après avoir parlé de l'utilité de cette édition, a exposé les divers systèmes de vente qui lui paraissaient opportuns. Il a également étudié la question de l'édition hebdomadaire.

De nombreuses observations ont été présentées par les congressistes, à la suite de ce rapport, au sujet des différents modes qui pourraient être suivis pour le placement de l'une et l'autre éditions. Au cours de cet échange d'observations, M. Marc Sangnier, qui venait d'arriver, a fait son entrée dans la salle, et a été salué par des applaudissements. Il a immédiatement pris place au bureau.

Un deuxième rapport a été ensuite présenté sur les moyens de pénétration du Sillon dans les divers milieux où son action pouvait être efficace. Après l'échange de vues auquel a donné lieu ce rapport, M. Sangnier a fourni des indications sur la conduite à tenir à l'égard des groupements qui voudraient unir leur action à celle du Sillon sur le terrain social et politique.

Une deuxième séance générale de travail a eu lieu à une heure et demie, également dans la salle des fêtes, en présence d'une assistance encore plus nombreuse que celle du matin, à laquelle sont venus se joindre les militaires et les dames qui, de leur côté, avaient tenu, à une heure, des réunions particulières, où ont été étudiées les questions concernant spécialement ces deux éléments sillonnistes.

Le rapport présenté à cette deuxième séance générale, traitait de la propagande et des qualités qu'il faut y apporter pour la rendre efficace.

M. Sangnier a répondu ensuite à diverses questions, et les assistants se sont dirigés vers l'Hippodrome, pour la réunion publique.

Le soir, à sept heures et demie, un banquet a eu lieu au *Café Pandore*, pour la clôture du congrès.

L'attaque du train 16 à Etampes

La président de la République gracie Albinet

Paris, 28 février. — Le président de la République vient de commuer la peine de mort prononcée le 3 janvier dernier contre Albinet par la cour d'assises de Seine-et-Oise en la peine des travaux forcés à perpétuité.

M. Fallières a ainsi fait droit à un recours en grâce signé à l'unanimité par les jurés, à la suite d'une instruction qui a pu être simplifiée et abrégée en raison même de ce recours.

FAITS DIVERS

LES PETITES MARTYRS D'ASNIÈRES

M. Bourgueil a été chargé d'ouvrir une instruction relative à cette affaire, dont nous avons parlé hier, et à propos de laquelle nous avons annoncé l'arrestation de Mme Sargent dans un hôtel voisin de la gare du Nord. Quant à son mari, il fut arrêté quelques heures après, à Asnières, au moment où il rentrait chez lui. On a trouvé sur lui un billet de sa femme qui lui recommandait de ne pas retourner à son domicile, où on devait l'arrêter. Le couple est actuellement au Dépôt.

Avant de s'installer à Asnières, il demeurait à la Garenne-Colombes. Là aussi, il avait des enfants en garde et les voisins s'étaient émus des mauvais traitements qu'il leur faisait subir. Il y a, du reste, dans l'existence de Sargent et de sa femme un côté mystérieux que l'on va chercher à éclaircir.

On ne sait pas encore s'ils sont légalement mariés et s'ils sont l'un et l'autre depuis longtemps en France. Ils parlent mal le français et l'interrogatoire d'identité n'a pu être poussé complètement faute d'un interprète.

On a trouvé sur Mme Sargent une somme de 28.000 francs en billets de banque.

On a cru comprendre que la petite Mary-Anne, et non Marianne, comme on a dit par erreur hier, lui a été confiée il y a huit ans par une cuisinière en service à cette époque à Newhaven. Quant à Stephany et aux deux petits garçons Papy et Baby, elle a refusé de donner aucune explication sur leur origine.

La bonne des époux Sargent a raconté qu'au cours d'une dispute avec sa femme, le mari l'avait menacée de révéler la cause de la mort de deux petits enfants confiés à leurs soins et que cette seule menace avait calmé immédiatement la colère de Mme Sargent.

MORT TRAGIQUE D'UN CHAUFFEUR

Hier, vers cinq heures de l'après-midi, une automobile conduite par le chauffeur Delange, et dans laquelle ne se trouvait aucun voyageur, roulait à toute vitesse sur la route de Boulogne à Saint-Cloud, lorsqu'en virant pour éviter un tramway de la ligne Louvres-Versailles, qui arrivait en sens inverse, elle fit tout à coup une violente embardée, monta sur le trottoir et se jeta contre un bec de gaz qu'elle renversa.

Les vitres volèrent en éclats et un morceau de verre, pénétrant dans le cou du chauffeur, lui coupa l'artère carotide. Le malheureux eut encore la force de sauter de sa voiture, mais pivotant sur lui-même, il tomba mort. Delange était âgé de vingt-huit ans.

LE COURONNEMENT DE LA REINE DES REINES

Paris, 28 février. — La Reine des reines de la mi-carême 1909 devait faire, cet après-midi, sa première promenade officielle dans sa bonne ville de Paris. De la mairie du IVe arrondissement, où se serait formé son cortège fleuri, elle se serait rendue en grande pompe au Grand Palais, pour présider la solennité artistique donnée au bénéfice des sinistrés de la Calabre et de la Sicile.

Mais, en raison de la rigueur de la température, cette partie du programme a été supprimée. S. M. Augustine Orlach s'est donc rendue directement de son domicile de l'avenue Victor-Hugo au Grand Palais. Son entrée aux accents de la *Marche solennelle*, exécutée par la musique de la Garde républicaine, a été accueillie par les ovations de l'assistance.

La reine des reines a pris place sur un trône dressé dans la nef de droite. Autour d'elle se sont rangées les reines des marchés et des comités. Puis la fête artistique a commencé.

Elle a été très réussie. D'ailleurs des artistes de nos principaux théâtres prêtaient leurs concours, avec la musique de la garde républicaine, les chœurs du Châtelet, l'orchestre symphonique du 2e arrondissement et le choral de la Belle-Jardinière.

La cérémonie du couronnement de la reine des reines a eu lieu tandis que se déroulait sur l'estrade un brillant cortège accompagné par l'orchestre symphonique.

LA NEIGE ET LE FROID

Paris, 28 février. — Pendant toute la nuit, la neige n'a cessé de tomber sur Paris, et, ce matin, les toits et les arbres étaient recouverts d'une couche assez épaisse. Mais les Parisiens n'ont pas eu trop à souffrir ; de très bonne heure l'administration a fait jeter à profusion du sel dans les rues principales ; la neige, cette fois, n'a pas résisté et s'est liquéfiée en une boue noirâtre et glaciale que les balayeurs ont poussée à l'égout.

Les météorologistes croient que la chute de neige ne persistera pas et que la température va se relever.

Hier, le froid a fait encore plusieurs victimes. M. Ernest Ballet, rue de Bagneux, à Montrouge, a été frappé de congestion au moment où il rentrait chez lui ; il a succombé peu après. Un ouvrier sans travail, M. Otiz, qui allait se faire embaucher, est tombé mort rue de l'Orillon. M. Blaise Prat a succombé devant le numéro 17 de la rue Maître-Albert.

Dans les départements, le mauvais temps persiste ; la neige tombe abondamment dans la Normandie, le Nivernais, le Languedoc, l'Auvergne, et même sur le littoral breton, où le fait est très rare. A Blois, la couche de neige a atteint une épaisseur de 12 centimètres. Le froid est très vif dans toute la vallée de la Loire.

On télégraphie de la Rochelle que Charles Chemin, second maître mécanicien à bord du torpilleur « 129 », a succombé en mer à une congestion causée par le froid.

DERNIÈRE HEURE

(De nos Correspondants particuliers et par fil spécial)

AU MAROC

Moulai-Hafid change de ton

UNE DÉPÊCHE SENSATIONNELLE

Paris, 1er mars. — « Paris-Journal » reçoit la dépêche sensationnelle suivante, qu'il déclare accueillir lui-même avec réserve.

Madrid, 28 février. — *Les journaux madrilènes publient une dépêche de Tanger, assurant que M. Regnault aurait eu, au cours d'une des dernières entrevues à Fez, de sérieux dissentiments avec Moulai-Hafid.*

Le sultan aurait exigé le retrait des troupes européennes de Casablanca. M. Regnault insista pour le maintien jusqu'à nouvel ordre de l'occupation de la Chaouia, à quoi le sultan aurait répondu en protestant contre la violation de l'acte d'Algésiras.

Notre confrère ajoute qu'à la présidence du Conseil et au Ministère des Affaires Etrangères, à Paris, on déclare n'avoir reçu aucune nouvelle de ce genre.

Raisouli nommé gouverneur

Tanger, 28 février. — Le Maghzen a nommé Raisouli gouverneur de la province de Djabala.

Cette province s'étend depuis Tanger vers le Sud et l'Est jusqu'à Arzila, où Raisouli résidera et jusqu'à Chechaouen.

Raisouli n'a obtenu ce retour de faveur qu'en promettant à Moulai-Hafid de renoncer à la protection anglaise qu'il avait demandée à la suite de la capture du caïd Mac Lean.

L'état de Santé du Pape

Paris, 1er mars. — On télégraphie de Rome au *Figaro* :

« *Ce matin, le bruit a couru que le Pape était malade ; je suis allé voir son médecin ; celui-ci m'a assuré qu'il s'agissait d'une indisposition légère, due plus au surmenage qu'à un peu de refroidissement.*

» *Toutefois, un communiqué officiel annonce que les audiences seront suspendues demain ; déjà, aujourd'hui, il n'y a pas eu de réception.* »

La perte de la "Ville d'Alger"

Un cadavre trouvé à bord par des scaphandriers. Son identité établie

Marseille, 28 février. — L'identité du cadavre trouvé par un scaphandrier, à bord de la *Ville d'Alger*, a pu être établie. C'est bien celui de M. Azoulat, secrétaire de M. Onttoli, député de Constantine. Au moment de la collision, M. Azoulat se trouvait dans sa cabine ; celle-ci fut démolie par la violence du choc et M. Azoulat fut grièvement blessé à la tête. Il fut immédiatement transporté au salon, d'où, au moment de l'envahissement des eaux, il ne put se sauver. M. Onttoli, qui se trouvait parmi les passagers, a établi lui-même l'identité de son secrétaire, dont le corps a été transporté au dépositoire du cimetière.

Les scaphandriers continuent à fouiller les flancs du navire, qui est toujours couché sur tribord du quai de la Joliette.

On signale également la disparition d'une personne prévenue de vol et mis en état d'observation. On suppose qu'elle aura profité de la panique pour prendre la fuite. Les tentatives faites pour sauver les sacs de dépêches n'ont pu encore aboutir.

LE GÉNÉRAL D'AMADE A SÉVILLE

Il est reçu par le Roi d'Espagne

Séville, 28 février. — Le roi Alphonse a reçu en audience, le général d'Amade, qui lui a été présenté par M. Revoil, accompagné du vicomte de la Panouse, attaché militaire français.

Le roi a ensuite invité le général d'Amade et M. Revoil, à déjeuner.

A la fin du repas, le roi a fait visiter le palais et les jardins à ses hôtes.

LES TROUBLES DE PERSE

LA CRUAUTÉ DES TROUPES DU SHAH

Pour venger leurs échecs, ils pillent, brûlent et tuent

Paris, 28 février. — On sait les combats qui ont été livrés jeudi et vendredi autour de Tabris entre les troupes d'Aïn ed daouleh et celles de Sattar khan, le chef constitutionnel de Tabriz. Dans ces divers engagements, les constitutionnels ont été victorieux, et le bombardement de Tabriz est resté sans résultats sérieux. Le télégramme suivant, daté du 27 février, sept heures du soir, a été envoyé par Sattar khan à plusieurs journaux :

Les royalistes dans leurs combats contre les nationalistes, au lieu de faire face aux soldats armés, défenseurs de la liberté, comme l'exigent les lois de la guerre, s'attaquent avec sauvagerie aux paysans sans armes, brûlent les villages voisins qui n'ont pourtant pris aucune part au conflit, massacrent même les enfants.

Nous portons connaissance de ces barbaries au monde civilisé, et protestons vivement contre cette sauvagerie qui consiste à attaquer les paysans neutres. — SATTAR KHAN.

LES RAPPORTS FRANCO-ALLEMANDS

M. Pichon remet au prince Radolin, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur

Paris, 28 février. — M. Pichon s'est rendu dimanche matin, à l'ambassade d'Allemagne pour remettre au prince de Radolin, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

Ajoutons que le baron de Langwerth est nommé officier de la Légion d'honneur.

UN GRAND INCENDIE A ELBEUF

Elbeuf, 28 février. — Une fabrique de sac à papier, a été presque entièrement détruite par un incendie. Les dégâts atteignent trois cent mille francs et plusieurs centaines d'ouvriers vont chômer pendant plusieurs mois.

QUATRE LÉGIONNAIRES DÉSERTENT

Oran, 28 février. — Le chef de poste de Bou-Anane, signale aux autorités militaires, que quatre légionnaires allemands, ont déserté le camp avec armes et bagages, et se sont réfugiés sur le territoire Marocain.

On est sans nouvelle de trois d'entre eux, le quatrième a été fait prisonnier, et tué par une tribu rebelle.

MORTEL ACCIDENT DE CHASSE PRES AUTUN

Autun, 28 février. — M. Bantraux habitant à Taveray près d'Autun, a tiré accidentellement son fils, au cours d'une partie de chasse.

Dans son désespoir, il a tenté de se suicider.

UNE FEMME CARBONISÉE A LA SEYNE-SUR-MER

La Seyne, 28 février. — Mme veuve Etienne Bouché, mère du président du tribunal de commerce de Toulon, administrateur des hospices, a été trouvée carbonisée dans son domicile.

Le feu a dû être communiqué à ses robes par une chaufferette. Elle avait soixante-seize ans.

UNE CHAMBRE DE COMMERCE FRANÇAISE A HAITI

Port-au-Prince, 28 février. — La colonie française de Port-au-Prince, réunie sous la présidence de M. Carteron, ministre de France, a constitué une chambre de commerce française dans cette ville.

Nouvelles Régionales

UN ACCIDENT MORTEL A OBY. — *Un vieillard broyé par un train.* — M. Renard Vendeville, aubergiste à Leforest, qui se trouvait dans un train venant de Douai, a voulu descendre en marche et a eu les deux jambes broyées ; quand on le releva, il avait cessé de vivre. Le malheureux était âgé de 67 ans.

LIGUE DU REPOS DU DIMANCHE A LILLE. — Le groupe lillois de la Ligue du Repos du dimanche a tenu, dimanche, à 3 heures, dans la salle du Nouveau-Lille, son assemblée générale. En l'absence de M. Hamot de l'Institut, président, indisposé, M. Masse, membre du Comité de la Ligue, en des termes les plus heureux, a présidé la conférence. M. Dubbelt, M. Dubbelt a traité la question du repos hebdomadaire. Après avoir établi la nécessité du travail, l'éloquent orateur pose comme corollaire la non moins nécessaire loi du repos, puis, par des arguments d'une logique serrée, il montre que le repos ne répond à sa véritable fin que s'il est collectif.

L'orateur invite, en conséquence, les auditeurs à se ranger nombreux dans la Ligue des Acheteurs, dont les membres s'engagent à ne faire aucun achat et à ne jamais faire de livraison le dimanche, enfin à ne se fournir que dans des établissements où le repos hebdomadaire est respecté.

Cette belle conférence a été fréquemment coupée par des applaudissements, et s'est terminée par une très fine comédie, *L'Entente cordiale*, qui fut artistiquement interprétée par le Cercle d'études de Saint-Maurice des Champs.

UN VOL à L'AMÉRICAINE à CALAIS. — Abordé très poliment par un monsieur élégant et très communicatif, le garçon de recettes de la maison M... s'est laissé voler sa sacoche contenant une somme de mille francs, qu'il venait de toucher dans un établissement.

UNE AFFAIRE DE VIOLENCES A ESTRÉE-CAUCHY. — Vendredi soir, sur le coup de sept heures, le curé d'Estrée-Cauchy, qui revenait de Fresnicourt, rencontra un groupe de deux femmes et d'un homme qui se mirent en devoir de l'insulter grossièrement, après avoir essayé de le frapper avec un bâton ; heureusement, le prêtre, qui avait son parapluie, se défendit courageusement et put ainsi éviter les coups que tentait de lui porter l'individu, qui n'était autre que le citoyen Beltremieux, maire socialiste de Fresnicourt.

TROIS VICTIMES DU FROID. — Un malheureux vagabond, Albert Sinsouliez, 43 ans, ramassé, samedi matin, sur le trottoir du boulevard de la Liberté, à Lille, et admis à l'hôpital de la Charité, y est décédé sans avoir repris connaissance.

— Jules Laflette, 70 ans, rue Monge, à Lille, a été trouvé inanimé sur son lit. Le malheureux était mort, succombant à une congestion occasionnée par le froid.

— A Thumesnil, le froid a fait également une victime. Un nommé Auguste Tassin, originaire de Michelin (Belgique), âgé de 40 ans, ouvrier agricole, est décédé également par une congestion occasionnée par le froid.

LES VOLS A LILLE. — En réintégrant son domicile, rue Esquermoise, 64, dimanche soir, vers six heures, M. Vercoutère, employé de commerce, a constaté qu'on s'était introduit chez lui, et qu'on lui avait dérobé une somme de deux cents francs, contenus dans un meuble.

CONCERTS ET SPECTACLES

ROUBAIX

— *Grand-Théâtre-Hippodrome.* — C'est avec une vive satisfaction que nous pouvons aujourd'hui signaler une représentation qui mérite de chaleureux éloges et qui a obtenu le succès le plus légitime et le plus complet. Les pourtours, les premières et les deuxièmes galeries étaient au complet ; les fauteuils, seuls, présentaient des vides malheureusement trop nombreux. C'était, néanmoins, une magnifique salle où l'attention soutenue et profondément intéressée n'a été interrompue que par les enthousiastes applaudissements qui se sont fréquemment fait entendre.

Cette remarquable représentation a commencé par *Le Chalet*, le charmant opéra-comique en 1 acte, d'Adam, dont l'ouverture magistralement exécutée par l'orchestre, a été couverte d'applaudissements. La série était commencée ; elle devait se poursuivre jusqu'à la fin du spectacle. Elle a repris après le chœur *Déjà dans la plaine*, dès la première scène.

L'interprétation a été excellente ; Mlle Corday, dans le rôle de Betty, et MM. Javid, dont la voix de basse a fait sensation, et Mariès, très agréable ténor léger, dans ceux de Max et de Daniel, se sont fait apprécier aussi favorablement comme bons acteurs que comme bons chanteurs.

L'air de Max *Arrêtons-nous ici*, très applaudi, a été redemandé, mais, en raison de la longueur du spectacle, il n'a pas été donné suite au désir de l'assistance.

L'action bien vivante et mouvementée, ainsi que la précision de l'orchestre emboîtant pratiquement le pas aux chanteurs, ont contribué puissamment à enthousiasmer le public qui n'a cessé de témoigner sa satisfaction par des bravos et des ovations.

Mireille, opéra-comique en trois actes et cinq tableaux de Gounod, figurait au programme après le *Chalet*. L'excellente interprétation qui a mis en relief